Analyse de lecture suivie

Suicide global

Nous savons. Et nous continuons.



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Étincelles » (2027)

[Intro]

Elle était là
bien avant nous.

Bleue. Verte. Vivante.

Des forêts jusqu'à l'horizon,
des océans profonds,
des saisons qui prenaient leur temps.

Elle n'était pas parfaite.
Elle était habitable.

Puis nous sommes arrivés.

[Couplet 1]

Nous avons reçu des arbres,
et nous avons compté leur prix.
Nous avons reçu des fleuves,
et calculé leur rendement.
Nous avons reçu du silence,
et nous l'avons rempli de moteurs.
Nous avons reçu une planète,
sans mode d'emploi.

Puis nous avons décidé
que tout était à nous.

Le feu.
La roue.
La machine.

Puis cette étrange idée :
posséder davantage,
c'était vivre mieux.

[Couplet 2]

Alors le fer a mordu la terre.
Nous avons creusé ses veines,
percé ses montagnes,
rasé ses forêts.

Nous avons peint le ciel en gris,
bitumé les chemins,
dressé des cheminées
là où poussaient des arbres.

Et nous avons appelé cela :
progrès.

[Refrain]

On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
où nos enfants devront s'asseoir.
On creuse notre tombe
à coups de billets de banque.

Ce n'est pas la planète
qui organise son suicide.
C'est nous.

Regarde-nous dans la glace :
le bourreau porte notre visage.
Nous savons.
Et nous continuons.

[Couplet 3]

L'été brûle.
Les forêts flambent.
Les villes suffoquent.
Les sols craquent.

Ailleurs, la pluie tombe en murs.
Les rivières débordent.
Les tempêtes battent des records.
Les glaciers reculent.
La banquise se fracture.
Les saisons se dérèglent.
Et nous regardons le thermomètre
comme s'il était coupable.

[Couplet 4]

Le plastique traverse les océans,
entre dans les poissons,
revient dans nos assiettes.
Nos déchets ont appris
à nous survivre.
Nos fumées changent de continent.
Nos poussières entrent dans les poumons.

Et quelque part,
un animal quitte son territoire
parce qu'une route
devait passer là.

[Refrain]

On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
où nos enfants devront s'asseoir.
On creuse notre tombe
à coups de billets de banque.

Ce n'est pas la planète
qui organise son suicide.

C'est nous.

Nous savons.
Et nous continuons.

[Couplet 5]

Et voici le plus impardonnable :

nous savons.

Nous mesurons la montée des eaux.
Nous comptons les espèces perdues.
Nous photographions les glaciers.
Nous traçons des courbes.
Nous publions des rapports.
Nous signons des accords.
Nous prononçons de très beaux discours.

Puis nous rentrons chez nous.
Et nous continuons.

Nous ne pourrons même pas dire :
« Nous ne savions pas. »

Non.
Nous savions.

[Pont]

Acheter.

Jeter.
Brûler.
Recommencer.
Extraire.
Produire.
Transporter.
Consommer.
Encore.
Encore.
Encore.
Plus vite.
Plus grand.
Plus rentable.
Le voyant est rouge.
Nous accélérons.
Le moteur chauffe.
Nous accélérons.
La route s'arrête.
Nous accélérons.

Cinq.
Quatre.
Trois.
Deux…

Demain ?

Demain est devenu
un mot de luxe.

[Couplet 6]

Quelle étrange espèce
pille sa maison
et appelle cela richesse ?
Vend l'air de demain
pour acheter davantage aujourd'hui ?

Transforme les arbres en chiffres,
les montagnes en minerais,
les océans en poubelles,
puis s'étonne
de manquer d'ombre,
d'eau
et d'air ?

Nous sommes sur un navire
qui prend l'eau
et nous discutons encore
du prix des fauteuils.

[Refrain final]

On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
en sachant où elle va tomber.

On creuse notre tombe
à coups de croissance infinie.

Combien de temps encore
une espèce peut-elle détruire sa maison
avant de comprendre
qu'elle vit toujours dedans ?

Nous savons.
Nous savons.
Nous savons.
Et nous continuons.

[Coda]

Mais ne pleure pas
pour la Terre.
Elle a le temps.
Bien plus que nous.

Un jour,
nos autoroutes se fendront.
Les racines traverseront le béton.
Les villes tomberont en poussière.
La mousse couvrira nos monuments.
Les arbres repousseront.

Et quelque chose vivra encore.
Sans nos banques.
Sans nos écrans.
Sans nos drapeaux.
Sans nous.

La vraie question n'est pas :
« La Terre va-t-elle survivre ? »
Elle survivra.

La question est :
combien de temps
allons-nous appeler cela progrès
avant de comprendre
que nous organisons
notre propre disparition ?

Nous savons.
Et nous continuons.

[Outro]

Fin du jeu.
Ou début
d'autre chose.

À nous de choisir !!!

Lecture suivie de
« Suicide global »
Nous savons. Et nous continuons

Le texte repose sur une idée très simple, mais extrêmement forte : **l'humanité ne détruit pas une planète étrangère à elle-même ; elle détruit le lieu même dont dépend sa survie**. Toute la construction du poème tourne autour de ce paradoxe presque absurde : une espèce capable de comprendre les conséquences de ses actes persiste néanmoins à scier la branche sur laquelle elle est assise.

L'introduction installe d'abord une Terre presque primitive, antérieure à l'homme : « *Bleue. Verte. Vivante.* » Trois mots suffisent. Il n'y a pas d'Éden idéalisé ni de paradis religieux : la formule décisive est beaucoup plus sobre — « *Elle était habitable.* » C'est justement cette modestie qui rend la suite plus terrible. La Terre n'avait pas besoin d'être parfaite. Il suffisait qu'elle permette la vie.

Et puis tombe la phrase-charnière :

« Puis nous sommes arrivés. »

Elle agit presque comme une menace.

La première strophe introduit ensuite le mécanisme qui va entraîner tout le reste : **la transformation de la nature en valeur marchande**. Les arbres deviennent un prix, les fleuves un rendement, le silence un espace à remplir de moteurs. L'homme ne regarde plus ce qui existe pour ce que cela est, mais pour ce que cela peut rapporter. La succession « *Le feu. / La roue. / La machine.* » condense des millénaires d'évolution en quelques mots et conduit à ce qui apparaît comme l'erreur fondamentale :

« posséder davantage,
c'était vivre mieux. »

Le texte ne condamne donc pas le progrès en lui-même ; il vise plutôt **l'assimilation du progrès à l'accumulation permanente**.

La deuxième strophe durcit considérablement les images. « *Le fer a mordu la terre* » fait du développement industriel une agression physique. La Terre prend presque un corps : elle possède des « veines », des montagnes que l'on perce, des forêts que l'on rase. Et après cette énumération vient un mot isolé, presque sarcastique :

« progrès. »

Le terme devient ambigu. Ce que nous appelons progrès apparaît soudain comme une addition de destructions auxquelles nous avons donné un nom valorisant.

Le refrain concentre alors toute l'accusation morale du poème. « *On crache dans l'eau qu'on boit* » et « *On scie la branche où nos enfants devront s'asseoir* » utilisent des images immédiatement compréhensibles. Elles n'ont besoin d'aucune démonstration scientifique : elles rendent simplement visible l'absurdité du comportement humain.

Le vers :

« Ce n'est pas la planète
qui organise son suicide.
C'est nous. »

constitue sans doute le centre intellectuel du texte. Il renverse le discours habituel sur la « planète en danger ». La Terre, à l'échelle géologique, continuera probablement d'exister. Ce qui est réellement menacé, c'est **notre possibilité d'y vivre**.

La troisième strophe fait entrer le poème dans le présent. Les dérèglements climatiques ne sont plus présentés comme une catastrophe future : ils sont déjà là. L'été brûle, les sols craquent, les pluies deviennent violentes, les glaciers reculent. Et l'ironie finale est particulièrement efficace :

« Et nous regardons le thermomètre
comme s'il était coupable. »

Le thermomètre ne produit pas la fièvre : il ne fait que la mesurer. L'image vise notre tendance à nous scandaliser des chiffres tout en évitant de regarder les causes.

La quatrième strophe élargit la destruction au domaine de la pollution. Le plastique accomplit un voyage presque grotesque : il traverse l'océan, entre dans les poissons et revient finalement dans notre propre assiette. L'idée du retour est fondamentale : **tout ce que nous rejetons dans le monde finit d'une manière ou d'une autre par revenir vers nous**.

L'animal qui abandonne son territoire parce qu'« *une route devait passer là* » introduit ensuite une douleur beaucoup plus silencieuse. Il n'y a ni explosion ni catastrophe spectaculaire ; seulement un vivant qui disparaît parce que l'homme a décidé que son passage était prioritaire. Cette sobriété évite heureusement de transformer tout le texte en apocalypse criée.

Puis vient la cinquième strophe, qui est peut-être la strophe la plus accusatrice :

« Et voici le plus impardonnable :
nous savons. »

C'est ici que le poème dépasse le simple discours écologique. Le problème n'est plus seulement ce que l'humanité fait. C'est **ce qu'elle fait tout en sachant ce qu'elle fait**.

Nous mesurons, comptons, photographions, publions, signons, discutons. Nous disposons du savoir scientifique, des statistiques, des rapports, des sommets internationaux. L'excuse de l'ignorance n'existe donc plus.

Et après « *Nous prononçons / de très beaux discours* », la chute est mordante :

« Puis nous rentrons chez nous.

Et nous continuons. »

Toute la distance entre la parole et l'action tient dans ces quelques mots.

Le pont rompt ensuite volontairement avec la poésie descriptive. Le langage devient industriel lui-même :

« Acheter.
Jeter.
Brûler.
Recommencer. »

Les verbes sont courts, mécaniques, répétitifs. Le texte imite la machine économique qu'il dénonce. Il n'y a presque plus de phrases : seulement des commandes.

« *Encore. Encore. Encore.* »

Puis apparaît une autre très belle image :

« Le voyant est rouge.
Nous accélérons. »

C'est peut-être la meilleure définition du **suicide global** annoncé par le titre. Le signal d'alarme fonctionne parfaitement. Nous le voyons. Et notre réponse consiste non pas à freiner, mais à accélérer.

Le compte à rebours « *Cinq. Quatre. Trois. Deux…* » pourrait annoncer la fin du monde, mais il débouche sur un seul mot :

« Demain ? »

Et la réponse :

« Demain est devenu
un mot de luxe. »

est particulièrement réussie. Le futur lui-même devient quelque chose que nous ne pouvons plus considérer comme acquis.

Après le silence, la sixième strophe revient à la question philosophique. Quelle espèce peut raisonnablement « *piller sa maison / et appeler cela richesse* » ? La contradiction entre économie et survie est condensée dans l'image du navire :

« Nous sommes sur un navire
qui prend l'eau

et nous discutons encore
du prix des fauteuils. »

C'est une image à la fois drôle, amère et inquiétante. Elle résume très bien la disproportion entre l'urgence réelle et certaines préoccupations humaines.

Le dernier refrain transforme alors l'accusation en interrogation :

« Combien de temps encore
une espèce peut-elle détruire sa maison
avant de comprendre
qu'elle vit toujours dedans ? »

Ce n'est finalement plus une question écologique. C'est presque une question sur **l'intelligence humaine elle-même**.

Et la répétition :

« Nous savons.
Nous savons.
Nous savons.

Et nous continuons. »

agit comme un verdict.

La coda accomplit enfin un retournement très important. Après avoir passé tout le texte à montrer la destruction de la Terre, le poème affirme soudain :

« Mais ne pleure pas
pour la Terre. »

Ce déplacement change complètement la perspective. Les routes se fendront, les racines traverseront le béton, la mousse recouvrira les monuments. La nature finira probablement par reprendre l'espace abandonné.

Et l'énumération :

« Sans nos banques.
Sans nos écrans.
Sans nos drapeaux.

Sans nous. »

replace brutalement nos grandes constructions humaines dans leur petitesse à l'échelle du temps terrestre.

L'outro, la conclusion, formule alors clairement la véritable question : **ce n'est pas la survie de la planète qui est en jeu, mais la nôtre.**

Et pourtant, contrairement au titre *Suicide global*, le poème ne se termine pas entièrement sur une condamnation.

« Fin du jeu.

Ou début
d'autre chose.

À nous de choisir. »

Cette dernière ouverture est importante. Elle empêche le texte de devenir un simple constat nihiliste. La possibilité d'un sursaut demeure — petite, tardive, fragile — mais elle existe.

Et c'est précisément ce qui donne toute sa force au titre secondaire :

Nous savons. Et nous continuons.

Car tant que nous continuons, nous pouvons aussi décider un jour de ne plus continuer de la même manière.

Ce texte appartient clairement au versant **le plus mordant d'*Étincelles*** : moins tendre que les textes sur la mort ou la peur, beaucoup plus accusateur, mais sans basculer dans le tract. Il conserve suffisamment d'images, d'ironie et de poésie pour que la colère demeure littérature.

Phil Sarca